

NOTE DE LECTURE (39)

Le sort des hiboux boîteux

Serthy Ayissi

Notre intervention se focalisera sur une analyse thématique et une lecture stylistique de cette production.

A l'heure où la situation planétaire suscite moult réflexions et débats sur notre être-au-monde et sur les opportunités de développement de l'Afrique à partir de ses ressources patrimoniales multidimensionnelles, l'œuvre de Serthy Ayissi ne peut qu'engendrer une légitime curiosité. D'entrée de jeu et dès la première de couverture avec l'illustration d'un jeune homme tenant un objet représentant un crâne en filigrane, entre un hibou identifié par ses connotations mystiques ambivalentes ou ce visage féminin dans un décor où prédominent le noir et le rouge puis le blanc, nous sommes écartelés entre la suggestion de l'envol et de l'évasion lyrique ou alors l'appel à entrer dans un sanctuaire, apanage des initiés. Cette atmosphère sibylline est renforcée par le titre-programme *Le sort des hiboux boîteux* qui nous convie à un incontournable décryptage.

Avec son récit in media res, le narrateur intradiégétique nous embarque dans son parcours initiatique au propre comme au figuré au cœur des ténèbres de l'univers des sorciers du village Nkol-Ewodo. Le décor est immédiatement planté avec les violences conjugales débouchant sur la blessure à l'œil de la mère chérie qu'Abenem doit conduire chez la traitante dans la nuit opaque sous le regard hagard d'un père alcoolique et brutal. Le pauvre jeune homme à l'existence parsemée de toutes sortes de vicissitudes découvre ses origines insolites après des confrontations épiques de sorcellerie et son initiation dans un rêve par le grand-père Peuk et ses confrères. Heureusement que ces péripéties d'un manichéisme assumé sont illuminées par les présences balsamiques de la divine Eyenga et d'une mère au dévouement indicible pour permettre l'avènement tant attendu du Basoo qui délivre le village de l'influence maléfique des hiboux boîteux afin d'accéder au bien-être et à la sérénité après les angoisses et les drames.

Nous sommes ainsi conduits en pleine immersion dans le quotidien des populations d'un village du centre du Cameroun situé entre EfoK et Tuissong

dans une veine réaliste judicieusement orchestrée. Dans ce sillage, le mode de vie et les coutumes du terroir sont mis en exergue auréolés par des savoureux parlars locaux. Nous nous abreuvons alors de cette source de connaissances sociologiques sur notre environnement avec les détails poignants que la plume d'un observateur lucide sublime par des descriptions pittoresques et des mots de tous les jours comme *Je compte sur toi pour laver ma face* en p. 47 ou avec un clin d'œil à nos pairs du septentrion *Ti le regarde beaucoup depuis auzourd'hui walai, ze te zire kai*

Sur ces entrefaites, nous nous délectons des facéties des personnages hauts en couleurs à l'onomastique évocatrice avec les Abenem ou Abe, Eboum, Meyok, Bidoung, Ze Dob Rô et des thèmes autour de la prédestination, des contours de l'héritage, de l'impact des noms, de la vie au village ou des activités du terroir, des souffrances conjugales, du recours au guérisseur, du dévouement des femmes africaines, de l'acharnement du destin, des rêves prémonitoires ou des exutoires contre les cassures de l'existence et la puissance de l'esprit.

L'occasion est donc idoine pour décocher des flèches incendiaires contre les traumatismes autour de la pauvreté, les aliénations religieuses et sociales, les ravages de l'alcoolisme, les stigmatisations, l'indisponibilité des chefs dans les villages à cause des emplois en ville, les difficultés en approvisionnement en eau et en électricité, les abus des rôles de veuvage, ou la sorcellerie nocive.

Heureusement que dans ce tableau lugubre des problématiques déprimantes d'une actualité brûlante, le romancier adresse une plaidoirie lancinante en faveur des laissés-pour-compte et des faibles. Il nous berce alors de l'ode langoureuse en faveur de l'empathie, de la solidarité, de l'ambition, de la détermination ou de l'amour désintéressé. Dans cette perspective, l'opportunité est toute trouvée pour exalter la beauté féminine, la responsabilité, l'intégrité, la loyauté ainsi que l'existence paisible au village avec ses espaces bucoliques de toute beauté.

Sur le plan formel, le style de l'auteur se déploie en vue d'une savoureuse délectation esthétique avec des métaphores, des comparaisons et des hyperboles lumineuses, à l'instar de :

p. 9 *Le visage violé par la souffrance et le vin de palme de toutes les buvettes du village.*

p. 24 *L'équipe adverse nous tenait dans leurs serres.*

p. 42 *La température chuta comme une mangue mûre.*

p. 47 *Son soutien-gorge préhistorique. ou*

p. 54 *Un kaba délavé et usé par des siècles d'utilisation.*

De même, les évocations mythologiques, les nombreuses onomatopées et les invectives permettent une connivence heureuse avec le lecteur dans la fonction phatique et la visée didactique illustrée par les multiples fragments explicatifs comme :

p. 10 *Elle faisait penser à Obélix de par ses formes et à Astérix de par sa taille.*

p. 10 *Mais chut ! Si elle m'entendait, je m'en mordrais les doigts et les Crack, toumb, eeehkieée.*

En outre, le clair-obscur est irradié par les nombreux portraits caricaturaux pleins d'autodérision et d'humour noir débouchant sur des questions rhétoriques aux forts effluves d'angoisse existentielle et métaphysique, à l'exemple de :

p.12 *Petite boule noire de quelques kilos*

p.14 *Elle se saisit du paquet (bébé)*

p.28 *Je veux des amis, je veux rire, je veux plaire, mais pourquoi tout le monde me déteste ? Comment vais-je m'en sortir ?*

ou des accumulations, véritable emphase dramatique :

p. 15 *Ce nom fut pour moi pendant mon enfance, un véritable supplice, une tragédie, une malédiction.*

De plus, les parlers du terroir, avec les kaba et les safous, l'ivou et les nombreux termes en Eton (*Zamoa - meek a - tchouasse*) ou le mélange suave des registres familier et soutenu entretiennent le balancement subtil entre l'univers de l'évasion et les réflexions métaphysiques de haute facture.

En somme, le roman *Le sort des hiboux boîteux* est recommandable à plus d'un titre, même si nous déplorons les incorrections à revoir dans les prochaines éditions à l'instar de la gestion des voix narratives. En effet, il nous ouvre le labyrinthe de l'univers spirituel de nos villages et les dédales des mystères patrimoniaux de la Lékié en particulier, mais aussi du Cameroun et de l'Afrique en général. Avec une plume libérée du diktat du silence, il dénonce les dérives multidimensionnelles de notre société, en passant les tabous de notre microcosme au scalpel de la *critique sans complaisance* dans une posture

iconoclaste et existentialiste. Cette œuvre à l'encyclopédie anthropologique avérée ouvre ainsi la voie à une prise de conscience salutaire pour nous lever à l'unisson contre les dysfonctionnements de notre environnement. Sur cette lancée, le chemin est balisé pour militer en faveur des couches vulnérables et de l'enracinement tout en dénonçant les pratiques de sorcellerie, l'endoctrinement religieux et les paradigmes mentaux nocifs à l'épanouissement de l'homme et au développement. C'est donc une invitation impérative à puiser dans notre riche patrimoine toutes les valeurs propres à promouvoir la morale afin de jouir de la sérénité et de la prospérité que le contexte actuel dans notre pays et sur la planète appelle de tous ses vœux. Serthy Ayissi relève ainsi brillamment le défi lancé par l'éminent homme des lettres camerounais Pabé Mongo dans son œuvre remarquable *La Nolica du Maquis à la Cité*, en p. 161 à l'écrivain contemporain, en l'occurrence qu'il doit maintenant soulever tous les problèmes complexes de la société moderne et aider à y trouver des solutions.

Thanks so much for listening to me so keenly and kindly.

Yaoundé, le 11 octobre 2023

Josée MELI AMBADIANG

Critique littéraire